

André Giordan  
Claire Héber-Suffrin  
Groupe Savoirs Emergents

# Savoirs & Emergents

*Quels Savoirs pour aujourd'hui ?*

**EXTRAITS**



# Introduction<sup>1</sup>

Qu'entend-on par « Savoirs Emergents » ? S'agissant d'une connaissance qui surgit de l'implicite, de l'inconnu et qui s'élabore en même temps que s'élabore la réflexion sur elle, il est difficile de proposer, d'entrée, une définition. D'autant plus que les définitions formulées a priori plombe souvent l'intérêt d'une question ! Souvenons-nous de nos cours du secondaire... Pour s'en faire une idée cependant, essayons de proposer une première formulation. Les exemples de la deuxième partie l'affineront et l'illustreront sans doute mieux.

A « première vue », on pourrait dire qu'un savoir émergent est encore un « non-pensé » ; en d'autres termes, regardons-le comme une ébauche de savoir ou un savoir sans cadre. L'individu est face à une question nouvelle qui s'impose à lui. Il a souvent d'énormes difficultés à la formuler. Nulle part, il ne trouve de réponse ou de savoir approprié ; il tente d'y répondre par lui-même. A cette fin, il met en place une approche de type « savoir-faire », « savoir-vivre », parfois « savoir sur le savoir ». A quoi est-il confronté ? Pourquoi n'arrive-t-il pas à s'en sortir ou du moins à trouver une issue ? Loin de se lamenter devant l'absence de solution à sa portée, il consulte différentes personnes, il rapproche des savoirs existants, il imagine des possibles. Il essaie de produire du sens d'abord par lui-même, puis en confrontant ses idées ou ses approches avec d'autres. Eventuellement, il réunit un groupe de personnes qui se confrontent aux mêmes difficultés d'appréhension de la situation que lui ; il le fait directement ou par Internet. En mettant en commun leurs expériences et leurs intelligences respectives, ces personnes essaient, tâtonnent ou créent en commun. Une phase de « remue-méninges » (brainstorming) est toujours bienvenue ; mais cela ne suffit pas.

Bien sûr, ce savoir émergent n'a jamais fait l'objet au préalable d'une recherche systématique ou bien celle-ci est devenue obsolète du fait du changement de la situation. De même, ce « supposé » savoir n'entre dans aucun cours académique. Non seulement il ne correspond à aucune approche universitaire,

---

<sup>1</sup> Introduction rédigée pour le groupe par Rachid Ouffad et André Giordan

mais il est sans lien avec un métier. Aucune corporation, aucune association ne s'en est emparée véritablement. Un état des lieux a pu être dressé antérieurement, il n'a toutefois débouché sur aucune formulation ou activité satisfaisante. Tout reste à faire !

Dans d'autres cas, des réponses ont été données, plus ou moins satisfaisantes, des niveaux de savoirs existent, une façon de faire est en train d'émerger. Toutefois, chacun bricole dans son coin, réinvente ; et nombre de non-dits sont présents. Rien n'est véritablement formulé ou corroboré. L'essentiel reste à faire surgir et surtout à partager pour le plus grand nombre...

## **Un exemple**

Prenons un exemple, tout paraîtra plus clair : comment « vivre en banlieue » ? L'individu a, au cours des temps, appris à vivre à la campagne, dans un village ou plus récemment dans un bourg. Avec le développement des cités dortoirs des années soixante, nombre de personnes se sont retrouvées à demeurer dans de Grands ensembles sans préparation. La plupart du temps, elles n'y « vivent » pas... elles y dorment ou, avec le développement du chômage, elles y survivent...

Pourtant, depuis une trentaine d'années, au prix de grandes difficultés, des particuliers ont appris à faire face et même à y bien vivre en « citoyen averti ». Comment s'y prennent-ils ? Qu'ont-ils inventé pour organiser au mieux leur vie ? Des lieux de rencontres, des réseaux d'échanges de savoirs, des SELs... Pour la mise en place de ces lieux de rencontre, des savoirs existent, tout n'est pas neuf. Des métiers (animateurs, éducateurs, assistants sociaux...) maîtrisent des pratiques qui, cependant, sont trop peu affinées et peu partagées. De plus, il s'agit souvent de les adapter à un quotidien devenu différent, puisque nombre de nationalités peuvent se côtoyer dans ces banlieues ? A quels savoirs font-elles appel pour réussir dans la différence, ou mieux pour faire de cette différence un « plus », comme le réussissent certains citoyens dans des quartiers pourtant très difficiles ? Certes, depuis un siècle, la sociologie et l'anthropologie ont beaucoup écrit sur la différence, un peu moins sur le « vivre dans la différence ». Mais leurs savoirs sont très théoriques et plutôt généraux.

Au niveau du vécu, d'autres savoirs doivent être convoqués. Il s'agit, par exemple, de reconnaître chaque adolescent dans ses dimensions intellectuelles, relationnelles, affectives et sportives afin que les actions menées soient des occasions de réussite et de confiance en soi. Il s'agit encore de rejoindre les jeunes sur des pôles d'intérêt qui permettent leur socialisation et canalisent la violence, comme par exemple les sports mécaniques, le rap, le hip-hop ou la compétition sportive. Il faut encore les accompagner vers une mixité sociale et une mobilité urbaine pour qu'ils puissent s'ouvrir à d'autres univers que celui de leur cité et canaliser les rumeurs et surtout il faut les aider à ne pas décrocher de l'école par du soutien scolaire...

Pour réussir, un ensemble de pratiques et de façons de faire sont à tisser pour que chacun se sente à l'aise et reconnu, puisse exprimer ses désirs et rencontrer les désirs des autres. Doit-on passer par l'affrontement pour ensuite rencontrer l'autre ? Comment surmonter sa peur pour tisser des liens ensemble ? De même, comment apprendre par la différence ? Comment percevoir les idées de l'autre ? Comment créer du réseau pour prendre en charge un problème impossible à prendre seul(e) ? Comment faire émerger les choses difficiles à émerger ? La formation réciproque favorise-t-elle l'expression de soi ? Ce regard nouveau porté sur soi n'est-il pas le moteur principal d'un changement tant désiré, mais souvent refoulé ? Ces questions et bien d'autres induisent un dialogue, produisent du sens qu'on espérerait voir repris par d'autres, en vue de refonder le « Vivre ensemble ». Voilà un savoir émergent qu'on pourrait globalement nommer le « Vivre ensemble de la banlieue ». Il peut être décomposé en une multitude d'autres savoirs, eux aussi émergents. Les savoirs ne fonctionnent-ils pas eux aussi en réseaux ? Apprendre à vivre la différence ou faire fonctionner un SEL peuvent être des savoirs opératoires dans d'autres lieux. Bien sûr, chacun pourra être affiné ultérieurement...

Prenons un autre domaine : comprendre les mutations de notre société. Les bouleversements sont innombrables ; le sentiment de pouvoir maîtriser socialement ces transformations s'étiole. Les sciences et les techniques finissent par inspirer de la méfiance, voire du rejet dans la population. Certains individus voient dans celles-ci des risques pour la société. L'introduction des

nouvelles technologies leur paraît contribuer grandement au chômage ; et, par là, à l'exclusion des plus faibles. D'autres envisagent des dangers pour l'humanité elle-même dus aux conséquences imprévisibles sur l'environnement ou la santé.

En tout cas, il y a urgence ; urgence à prendre ou à reprendre le contrôle des objets technologiques, des machines et des pratiques issues de la connaissance scientifico-technologique. Les techniques évoluent très vite, leurs usages ne sont plus pensés au même rythme. Faut-il les consommer ? N'y aurait-il pas des risques pour la santé d'user du téléphone portable par exemple ? Comment le savoir en direct ? Il a fallu cinquante ans pour percevoir les dégâts de l'amiante, trente années pour l'usage abusif des antibiotiques. Où et comment trouver une information pertinente ? Faudrait-il plutôt se situer dans une information contradictoire ? Mais alors comment dominer l'information ? Quels processus de tri et de pertinence mettre en place ? Quelle approche critique ? Notamment, comment exercer son esprit critique avec le développement du Net et des blogs ?

Face à des situations extrêmes, l'individu est dépassé. Il y a urgence de réguler sur le plan national, voire européen, les décisions, les évolutions qui, par leur nombre et leur technicité, tendent à échapper aux citoyens. Mais qui va décider sur le plan social ? Le marché, les élus ou des commissions de spécialistes ? Le principe de précaution est un savoir émergent qui a maintenant une quarantaine d'années. La notion de Principe de précaution est apparue pour la première fois à la fin des années soixante en Allemagne. Les pouvoirs publics ont ainsi adopté le *Vorsorgeprinzip* qui les autorisait à prendre toutes les « mesures nécessaires et raisonnables » pour faire face à des risques éventuels, même sans disposer des connaissances scientifiques nécessaires. Ce principe se situe dans le cadre d'une « politique du risque zéro », comme une obligation de sécurité constituant un droit universellement reconnu.

Il correspond à la reconnaissance que l'opinion publique n'admet pas que la population soit soumise à des risques non acceptés. Ce principe a été consacré par de nombreux textes internationaux, de valeurs juridiques inégales. Il figure ainsi dans un texte fondateur adopté lors de la seconde Conférence

internationale sur la protection de la mer du Nord en novembre 1987. Il est également formulé dans la Déclaration de Rio publiée le 13 juin 1992 à l'issue de la deuxième Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement, ratifiée par la France le 20 juin 1994. Aujourd'hui, il est un savoir « reconnu »<sup>2</sup>, quoiqu'il fasse toujours l'objet de multiples discussions. De plus, il n'apparaît plus suffisant en matière de choix technologiques, il semble devoir s'inscrire dans des processus à inventer. Ces processus sont les savoirs à faire émerger... Il y a, là, un ensemble de savoirs en train de naître, qui sont à formaliser, qui restent à élaborer... notamment pour nous permettre de nous situer au quotidien face aux situations où nous sommes directement impliqués – vache folle, clonage, accidents industriels, climatiques, etc.

Pour mettre fin à notre illustration, nous nous pencherons sur un dernier exemple : que peut-on dire de la solidarité à l'égard des « sans papiers » ? Cette dernière s'inscrit dans un contexte global assez virulent. En effet, les situations dramatiques suscitées par les multiples dérégulations à l'échelle planétaire nous renvoient à des époques que nous croyions révolues. La concurrence instituée comme référence ultime, le mythe de la croissance vanté comme seul élixir pour créer de la richesse, la liberté plutôt que le droit dans les transactions commerciales... ont projeté de nombreux pays dans l'incapacité de garantir une quelconque sécurité sociale à leurs concitoyens. Ce nouvel ordre mondial, tel un raz de marrée, écrase une multitude d'individus sur son passage. Certains d'entre eux prennent le chemin de l'exil. Ils se retrouvent parfois dans l'illégalité, dans les pays qui promeuvent le bien être pour tous.

Comment faire profiter cette immigration « traquée » de la Charte des Droits de l'Homme élevée au rang d'autorité irréfragable ? En prenant le risque

---

<sup>2</sup> Le principe de précaution a été introduit en droit communautaire par le traité de l'Union européenne, signé à Maastricht le 7 février 1992. L'article 130 R. §2, qui énumère les principes devant fonder la politique de la Communauté dans le domaine de l'environnement, précise que celle-ci « est fondée sur les principes de précaution et d'action préventive, sur le principe de la correction, par priorité à la source, des atteintes à l'environnement et sur le principe du pollueur-payeur ». Par ailleurs, la Commission européenne a adopté, le 2 février 2000, une communication sur le principe de précaution. Elle a retenu que l'Union européenne dispose du droit de fixer le niveau de protection de l'environnement, de la santé et des consommateurs qu'elle estime approprié, tout comme les autres membres de l'Organisation mondiale du commerce. Enfin le Conseil européen de Nice de décembre 2000 a adopté une résolution sur le principe de précaution dans laquelle est évoquée la nécessité d'en préciser les lignes directrices d'application.

d'héberger son semblable, un « clandestin », alors que la loi l'interdit ? En investissant le terrain associatif pour accroître la pression sur les décideurs ? En ouvrant l'espace médiatique à ceux qui construisent avec ces immigrés des solidarités vivifiantes ? S'est-on demandé comment ces démunis arrivaient à contourner les obstacles dressés sur le chemin ? De quoi ont-ils besoin pour survivre ? Qui sollicitent-ils pour solutionner leurs problèmes ?

Savoir se rendre disponible pour l'autre, pour lui permettre d'accroître ses chances de se voir reconnu dans sa condition d'être humain, n'est-ce pas un devoir pour tout citoyen soucieux de faire vivre la démocratie au quotidien ?

Une politique volontariste en partenariat avec les pays les plus pauvres de la planète ne serait-elle pas une meilleure façon de juguler les flux migratoires ? L'affaiblissement des uns ne se fait-il pas au bénéfice des autres ? De ceux qui continuent, au mépris de tous, à fabriquer du consentement, à contrôler la pensée et à faire diversion pour asseoir leur domination et étendre leur richesse ?

Autant de questions qui replacent la problématique des « sans papiers » dans une perspective de savoirs à faire émerger pour les diffuser, les mettre en pratique et refuser ainsi d'instaurer la catégorie de « sous humains ».

Face à ces questions, les savoirs ou repères anciens n'apparaissent plus opératoires, et les citoyens cherchent désespérément des réponses auprès des experts<sup>3</sup>. Mais nombre d'événements récents montrent que dans certaines situations « nouvelles », les savoirs-experts atteignent rapidement leurs limites. Il est bien difficile, voire impossible, pour les scientifiques de réduire toute incertitude. Parfois même, aucun savoir de référence ne peut être mis en avant, aucune approche opératoire, notamment quand elle demande des compétences interdisciplinaires, n'existe... Il s'agit de savoirs qui répondent à un besoin nouveau ou de savoirs qui interpellent les situations... En la matière, certains interpellent la conception actuelle de la démocratie dont la forme aboutie actuelle se trouve démunie face aux risques technologiques. Il importe

---

<sup>3</sup> Neuf dixièmes des connaissances que les jeunes auront à maîtriser au cours de leur vie n'ont pas encore été produites. Faut-il s'en inquiéter, voire désespérer de pouvoir accéder à cette masse d'informations ou bien s'interroger sur quels savoirs et quelle culture acquérir et transmettre pour affronter « les océans d'incertitude tout autant que les archipels de certitudes » (Edgar Morin, 1999, Relier les connaissances, Paris, Seuil) ?

d'inventer des processus de décision délégatifs. Les « conférences de consensus » constituent un autre exemple de savoir émergent. L'objectif de ce type de conférence est de fournir à l'autorité de décision une information nuancée sur des sujets controversés en tenant compte de l'avis et des questions que se posent les citoyens.

Ainsi, on a généralement recours à une conférence de consensus pour donner à un projet naissant une caution d'ordre scientifique et d'inspiration citoyenne. En effet, une conférence de consensus n'a pas pour but de recueillir une information détaillée sur un sujet précis mais de prendre en compte les questions que se posent les citoyens sur un sujet. Il s'agit d'une optique assez novatrice qui vise à modifier les rapports entre administration, pouvoir politique, experts et citoyens, ce qui implique que la réussite de la méthode semble essentiellement liée à l'existence d'une certaine culture participative.

Ce savoir est d'autant plus émergent que les démarches en cours restent encore insatisfaisantes. Elle ne doit pas intervenir trop tôt dans le processus de développement, mais elle ne doit pas non plus intervenir trop tard, alors que le débat de société a déjà eu lieu et que la controverse s'est essouffée. Sans doute sera-t-il nécessaire de reformuler ce savoir pour aller vers une structure décisionnelle de citoyen au même titre que l'est une Cour d'Assises.

## **Pourquoi des savoirs dit « émergents » ?**

Que ce soit au niveau personnel, au niveau d'un collectif social (associations, réseaux...) ou de la société, chacun essaie des réponses, des analyses et des projections à son niveau, là où il peut. A son insu, il engage des savoirs qui ne sont pas encore formalisés, labellisés. Ce sont des savoirs en devenir qui ambitionnent d'occuper une place de choix dans la multitude des savoirs de référence. Encore faut-il les repérer, les expliciter, les formuler, les tester pour les reformuler. Devant un obstacle, il s'avère nécessaire d'inventer de nouvelles façons de penser ; que ce soit pour vivre ensemble, développer les interactions et les coopérations entre personnes, favoriser le partage du savoir ou réfléchir à un autre « art de vivre » tous ensemble, en faisant, de « l'Apprendre », le pivot...

La nécessité de l'émergence de nouveaux savoirs a été soulignée lors des deuxièmes rencontres mondiales sur l'autoformation (GRAF) en 2000 : « La confrontation des valeurs habituelles conduirait à les clarifier pour en faire émerger de nouvelles, plus conformes aux nouvelles dimensions, environnementales, éthiques, etc., qui se font jour ».

Ces savoirs nécessaires face à l'évolution de notre société et des techniques sont absents de l'institution scolaire ou ne sont pas médiatisés ; ils ne sont pas non plus partagés dans les réseaux d'échanges de savoirs. Certains, tels l'analyse institutionnelle, l'analyse systémique, la gestion de conflits ou la « pensée complexe », ont fait déjà l'objet de séminaires et de livres. Ils demandent seulement à être affinés dans des situations nouvelles et partagés. D'autres comme « positiver les événements de la vie », « gérer le temps », « vivre en familles recomposés », « élaborer un projet personnel » « les savoirs citoyens (droits et devoirs) », « savoir dire non », « savoir repérer la bonne information », « savoir réagir face aux événements déstabilisants », « vivre la citoyenneté » sont, au mieux, repérés et évoqués de façon superficielle dans les revues. Les ignorances à leurs propos restent nombreuses.

Pour nous, ce livre est l'occasion de questionner nouvellement ces thématiques qui nous paraissent indispensables pour ne pas sombrer dans les labyrinthes de la pensée unique. De prendre à contre pied les chantres d'une idéologie qui prône la marchandisation des corps et des esprits ; le prêt à penser plutôt que la pensée critique. Que ce soit, en ce qui concerne l'apprentissage dans la différence, les moteurs de l'apprendre, l'identité, les valeurs, etc., nous avons essayé de regarder derrière les apparences et de mettre en perspective de nouvelles interrogations, sans forcément y répondre<sup>4</sup>.

Le changement permanent, phénomène caractéristique des sociétés développées, prend sa source dans les innovations de toutes natures qui modifient les modes de vie. L'innovation, qu'elle soit sociale, scientifique ou technologique devient ainsi l'élément perturbateur qui provoque la remise en cause perpétuelle des modèles de pensée ou d'organisation existants. Ces

---

<sup>4</sup> Les savoirs émergents font également l'objet de recherches au Laboratoire de Didactique et Epistémologie des sciences de l'Université de Genève.

changements expliquent l'ampleur des modifications à introduire dans les organisations sociales et dans nos têtes.

Ils touchent désormais tous les secteurs de la vie sociale, de la production économique à la vie politique. Leurs effets sur les structures sociales et sur les individus sont transversaux et débordent très rapidement le seul secteur dont elles sont issues. Les ruptures de mode de vie, eux-mêmes liées à l'accélération du progrès technologique et à la mondialisation, permettent, à certains, de vivre mieux, et à d'autres plus mal du fait de la précarisation ; en tout cas, à tous, de vivre différemment. Comment inventer des usages profondément renouvelés des produits, systèmes et services, mais également du « vivre ensemble »? Il en résulte deux phénomènes qu'il faut apprendre à maîtriser : la fragilité du processus innovant et la nécessité de l'entretenir, et le besoin de rapprocher l'émergence des innovations d'une réflexion sur le niveau d'organisation sociale.

En parallèle, la personne a besoin de se resituer. Comment ne pas se lamenter, déprimer, mais au contraire faire face, affronter, revendiquer, construire collectivement ? Cela oblige parfois à repenser nos réflexes de pensée. Tout d'abord, le modèle cartésien peine à expliquer de nombreux phénomènes : le comportement de l'acteur dans une organisation, la structure atomique... dès qu'il s'agit de système, d'autres cadres y invitent pour donner un éclairage pertinent. L'approche de la réalité est plus globale. D'une façon générale, cette dernière présente l'avantage de mieux respecter la réalité et la complexité des phénomènes, elle oblige à ne pas oublier le sens. Elle évite de découper les savoirs en catégories. L'accent est mis sur l'articulation des parties sur le tout. L'apprentissage est circulaire et non linéaire.

Aussi, pour mieux expliciter cette démarche, il serait judicieux de s'atteler et de se ressourcer aux différentes « révolutions » qui s'opèrent, sous nos yeux, dans les différents domaines des sciences humaines et naturelles (écologie, histoire...). En effet, les processus mis en œuvre dans ces nouvelles sciences favorisent le développement de l'aptitude à contextualiser et à globaliser les savoirs ; à reconnaître l'unité humaine à travers les diversités individuelles et culturelles et vice-versa ; à privilégier l'organisation qui relie les connaissances

et, par là, à éviter leur accumulation stérile ; à façonner ainsi un état d'esprit nouveau prompt à affronter l'incertitude, la contradiction et à mobiliser toutes les aptitudes humaines. Les Savoirs émergents, dans ce cadre, nous aideraient à percevoir une autre réalité de la condition humaine ; à nous affranchir quelque peu des déterminants qui limitent l'aptitude critique et autocritique, ferments de la lucidité, pour faciliter l'apprentissage de la vie.

Les savoirs émergents renvoient également à la nécessité de renforcer les différents mouvements pédagogiques alternatifs (Freinet, RERS...) pour ne plus subir la « tyrannie » des savoirs académiques. Ils aident à repérer les multiples façons que les individus ont choisi, dans des lieux différents et à des périodes différentes, pour apprendre en vue d'agir et de produire un changement tant pour eux-mêmes que pour leur société ou pour s'ouvrir aux autres cultures, favoriser le butinage réciproque et relativiser ainsi leurs propres méthodes d'apprentissage comme leurs propres valeurs et leurs propres symboles. Par exemple, dans les sociétés holistes, les façons de percevoir et de penser le monde sont différentes de celles des sociétés modernes. Contrairement à ces dernières, le relationnel est partout et l'objectivité scientifique paraît sans importance. Pourquoi laisser en friche un terrain aussi riche en savoirs délaissés, souvent occultés et même méprisés ?

Que de savoirs pourrait-on en tirer pour (re)penser le pouvoir, l'organisation de la société, la solidarité ou les échanges entre les personnes...

De plus, dans une société postindustrielle caractérisée, en partie, par une accélération effrénée dans les domaines technologiques et sociétaux, l'individu qualifié « d'hypermoderne » est sommé d'agir efficacement. S'appuyer sur la ressource fondamentale de notre temps : LE (S) SAVOIR (S) est stratégique. Dans ce contexte, les savoirs émergents sont incontournables. En effet, face aux nouveaux besoins suscités par une société en changements rapides, des savoirs émergents qu'on pourrait qualifier d'adaptatifs deviennent indispensables. Ainsi, dans une société dirigée par l'économie, des savoirs comme « savoir se reconverter plusieurs fois dans sa vie professionnelle », « savoir prendre parti pour ou contre le clonage » et « savoir être performant sans être individualiste »... doivent être identifiés, formalisés et enseignés pour

que les citoyens puissent prendre parti, voire pour s'opposer en toute connaissance de cause.

Toutefois, l'individu ne va pas aussi vite que la société. De ce fait, il a besoin de savoir « comment faire » face à cette dernière dans laquelle son organisme et son esprit ne sont pas faits pour résister de manière durable. Souvent, il peine à assurer sa survie : « savoir résister au stress », « savoir se relaxer, se détendre », « savoir bien vieillir », « savoir se rassurer sur ses inquiétudes (être « jeté » à cinquante ans, éviter le SIDA...) » constituent un échantillon de besoins dont les réponses ne devraient pas être l'apanage d'une industrie pharmaceutique ou d'un quelconque laboratoire de recherche.

## **Pourquoi un livre sur les savoirs émergents ?**

Aussi, le plaisir que nous avons eu à écrire ce livre et les efforts déployés pour éclairer le plus possible cette notion de savoirs émergents, encore insaisissable, nous espérons les partager avec nos lecteurs. Les thèmes abordés sont à mettre en rapport avec les centres d'intérêt de notre groupe ; mais vu son extrême diversité, ils ne doivent point être trop éloignés des attentes de la société actuelle.

Après cette introduction qui dévoile le contexte de notre sujet tout en énumérant les raisons qui le sous-tendent, la deuxième partie de l'ouvrage rassemble les différents thèmes analysés, fait un état de chaque domaine et esquisse des possibles dont chacun peut s'emparer.

Ainsi, « *nos drames peuvent être nos forces !* ». Nombre de potentialités sont en nous que nous ne reconnaissons pas, que nous « n'exploitons » pas. Au contraire, la connaissance au sens habituel ou la désinformation télévisuelle – mais pas seulement – peuvent nous en déposséder au profit des savants ou des experts. Cette descente dans les profondeurs pour affronter le drame est un long cheminement ; mais il permet de se dépasser. Le ressort en est à découvrir dans la relation humaine. Des prolongements pourront être envisagés : peut-être l'exploration et l'utilisation d'analyses d'expérience en terme de santé communautaire : (groupe de paroles) apporteraient-elles un

soulagement à beaucoup, s'il était possible d'en vulgariser la diffusion vers l'extérieur.

« *L'approche de l'identité* » est une question bien d'actualité. On la rencontre au quotidien en matière d'immigration. Il est d'autres identités tout autant douloureuses : par exemple, celle de la filiation et donc celle de ses origines. La question reste le plus souvent du domaine des non-dits dans les familles. Or, elle est génératrice d'une souffrance indicible et pourtant présente dans sa banalité journalière. Ne pas avoir peur d'affronter une telle épreuve permet déjà un début d'apaisement et un mieux vivre.

« *Vivre dans la différence culturelle* » ne saurait faire l'économie d'une corrélation entre les transformations des modes de vie des individus et un monde qui se transforme en « village planétaire ». La richesse du vivre ensemble dans la parité des diverses cultures manifeste l'importance de vivre en proximité. Cependant il apparaît impensable d'établir des résidences « surveillées » dans des quartiers dits sensibles sous prétexte de mixité. Quand une revalorisation des spécificités culturelles peut se faire, l'identité s'en trouve restaurée. Lorsqu'un seul composant de l'identité est changé cela va avoir des incidences sur la globalité de cette dernière. C'est une expérience connue des Réseaux d'Echanges Réciproques de Savoirs que la sollicitation fait partie de la perception de compétence et, de ce fait, participe d'une part à la construction identitaire et d'autre part au repérage de nouvelles richesses. La sollicitation devrait commencer dès le berceau. Elle occupe une place privilégiée dans le processus de création de soi. Il s'agit d'un autre regard sur l'éveil de l'enfant dans ce processus.

*Mieux vivre la retraite* au féminin – tout comme au masculin – est bien un pari ; c'est, à la fois, cultiver l'idée de la représentation de soi et y découvrir la recomposition de plusieurs rôles : ménager et féminin. L'angoisse du vieillissement n'en reste pas moins très présente ; devenir grands-parents peut être un défi à cette identité. Dans toutes ces situations, il s'agit de lutter contre toutes les représentations négatives qui nous viennent de nos souvenirs personnels mais aussi des pressions dans lesquelles la société nous enferme.

Le chapitre « *Apprendre à être soi : un chemin accompagné* » nous fait comprendre qu'apprendre permet de devenir soi en intégrant tout ce qui est appris. De plus, il insiste sur le fait qu'il est important que le formateur soit au clair avec lui-même et conscient des interactions possibles. C'est un thème non appliqué dans le domaine éducatif habituel. Le formateur doit être conscient de ses projections sur l'autre et doit le manifester à « l'accompagné ». Il convient de proposer ou suggérer à l'autre des outils pour qu'il s'en sorte seul dès qu'il est prêt. Car malheureusement, bien souvent, on fait plus du « portage » que de l'accompagnement. Les retombées d'une telle approche sont immenses pour les métiers de l'éducation. Il faut savoir apprendre à faire le deuil de vouloir aider, sortir de la notion d'aide protectrice.

La relation à soi est souvent difficilement abordée, car cela reste un tabou de la société actuelle. La richesse de la relation qui peut véhiculer le changement vient du choix de la méthode. Pourquoi ne pas savoir utiliser les canaux souterrains des échanges comme la communication non verbale (le corps), la qualité du regard sur l'autre comme sujet et non comme objet, ainsi que le temps. Il s'agit d'un échange et non d'un don, il devient source de réciprocité.

Les choses humaines ne sont pas simples ; au quotidien, elles peuvent paraître complexes. Pour cela, chercher à acquérir « *une sensibilité à autrui* » n'est pas une « recette » naturelle. Il est plus simple de juger rapidement untel en disant qu'il est comme-ci ou comme ça. Pourtant une telle sensibilité à autrui peut être porteuse, et cela à plusieurs niveaux : dans l'action, elle devient une sorte de connaissance plus rapide, plus instinctive qui aboutit à une forme d'expertise ; dans le même temps, elle peut apporter une stabilité, l'amélioration de notre équilibre personnel et l'amélioration de notre vécu corporel.

« *Se connaître* » est un vieux thème, moult fois abordé par les philosophes et pourtant toujours d'une nécessité d'autant plus cruciale que le monde change très vite. Nous sommes, de plus en plus, dans des sociétés où nous devons apprendre en permanence. Or la connaissance de soi est le fondement même de toute connaissance. Apprendre et se connaître permettent alors de pouvoir exister à ses propres yeux, avec et pour les autres, compter sur soi, pour autrui, avec autrui, projeter, créer... Ainsi, le thème de la « connaissance de soi » dans

le domaine cognitif a pour but, entre autres, de nous aider à prendre de la distance avec nos préjugés et à acquérir du pouvoir sur soi et sur le monde.

« *Savoir solliciter autrui pour construire le bien commun* » présente également la sollicitation comme un savoir nouveau indispensable à notre société qui a besoin de pratiquer plus amplement le crédit de confiance. Ce savoir permet de donner une place à chacun dans la création collective en terme de dignité, d'autonomie et de liberté au bénéfice de l'individu et du collectif. C'est dans ce cadre que pourrait se pratiquer plus amplement une « démocratie participative <sup>5</sup> » : un processus qui aboutit à un autre regard sur la réalité et un autre vécu de cette même réalité en questionnant des valeurs et des paradigmes tout en faisant appel au citoyen. Cela nous oblige à cultiver le regard égalitaire, puis la conscience partagée que l'on ne peut pas penser sans l'autre et réciproquement. Cela peut permettre de revivre et re-visualiser en groupe l'expérience vécue et c'est ainsi que la richesse du relationnel peut redonner du sens à nos drames qui fait dire « nos drames sont nos forces ».

La notion de réseaux est de plus en plus en vogue. Mais « *apprendre à travailler en réseaux solidaires* » n'est pas chose aisée. Par son caractère virtuel et en constante mouvance, la croissance d'un réseau solidaire repose sur l'interaction des membres et croît au rythme de l'apport de chacun, il fait appel surtout à la réciprocité. Comment favoriser la participation de tous et la réciprocité dans un réseau ? Comment échapper à la sélection des plus actifs dès lors que le réseau se développe ?

Nombre de pratiques et de valeurs sont à revisiter tant les usages hiérarchiques et les normes habituelles sont ancrées dans nos têtes au point de paraître comme des évidences. Le savoir travailler en réseaux est l'occasion de pointer un certain nombre de dimensions nouvelles qui vont à l'encontre de nos habitudes de pensée. C'est d'autant plus formateur que chacun d'entre nous se trouve impliqué dans plusieurs réseaux en parallèle. Pourtant les réseaux sont devenues une forme d'organisation souple où chaque personne ou groupe, auteur/acteur du réseau, unique et singulier et libre, peut se relier

---

<sup>5</sup> La démocratie participative est souvent avancée comme slogan. Un travail spécifique reste encore à effectuer pour lui donner un contenu et une dynamique.

potentiellement à chacun et à tous, pour faire cheminer, entre ces personnes et ces groupes, ce qu'ils ont choisi de relier ou de mettre en commun.

Créer ou entretenir un réseau efficace, équitable et solidaire, est ainsi devenu un défi de taille. Nombre de pièges sont à éviter en permanence, nous en énoncerons les principaux. Des règles communes et des mécanismes de régulation sont à inventer. Un certain nombre d'entre eux ont déjà fait leur preuve, il devenait important de les formuler pour les partager.

Les questions de vie sont ainsi multiples et demandent la mise en commun de l'expérience de chacun. « *Vivre dans l'incertitude* » replace l'adulte -qualifié aujourd'hui « d'immature »- dans la nécessité de questionner nouvellement son cadre de référence en vue de l'adapter aux fluctuations du moment. Ne faut-il pas plutôt considérer l'incertitude comme un paramètre faisant partie intégrante de notre vie, de celle de nos organisations et de la vie sociale ? Elle n'est pas un dysfonctionnement ou une crise passagère. Il faudrait même en accepter les contradictions. Que voulons-nous dire quand nous parlons d'apprendre à vivre dans l'incertitude ? C'est accepter l'inattendu. C'est remettre en question les réflexes de pensée. C'est lutter contre l'irrationnel et le sentiment d'insécurité qui nous conduit tout droit à une politique de sécurité. Savoir confronter la construction de certains savoirs d'expertise à l'analyse de l'expérience du citoyen, n'est-il pas un savoir nouveau en tant que vigilance vis-à-vis des experts ? Nous retrouvons ici la méfiance évoqué plus haut à propos du principe de précaution (par exemple : la vache folle, la grippe aviaire). Sa pratique dans la vie quotidienne est loin d'être mise en place.

Enfin, rien de moins évident que la richesse ! Que de fausses idées avance-t-on en son nom ! La fameuse croissance du produit intérieur brut, le célèbre PIB qui sert de boussole à nos responsables, a ceci de remarquable qu'il se moque de la nature des activités qu'il additionne pourvu que celles-ci génèrent des flux monétaires. La maladie et la mort le fait monter automatiquement, en revanche la santé et le niveau d'éducation d'une société ne sont pas pris en compte et le fait même baisser.

Que peut-on, dès lors, faire pour « *reconsidérer la richesse* » ? La construction d'un tel savoir émergent peut ouvrir la voie à un vaste débat public de plus en

plus nécessaire pour un développement humain « durable ». Il est donc plus que temps, en tant que citoyens, de nous atteler à ce chantier considérable du changement des représentations de la richesse et de la fonction que joue la monnaie dans notre société.

## **Le chantier**

La troisième partie de cet essai reste encore un chantier ! Elle devra encore être (re)formulée avec plus de recul. Pour l'instant, elle décrit le processus mis en avant pour l'exploration et l'élaboration des savoirs émergents abordés. En l'état, elle ne cherchera pas à présenter une épistémologie de l'émergence « clef en main »... Il nous a paru plus profitable de présenter les diverses dimensions caractérisant l'émergence, telles qu'elles sont apparues dans les récits faits par des membres de notre groupe ou lors des séances en commun sur l'élaboration des savoirs émergents.

D'une part, sera mise en avant, la dynamique complexe de cette élaboration, à la fois personnalisée et sur un mode coopératif faisant appel à beaucoup de créativité. Ainsi seront dégagées, bien que chaque élaboration reste unique en soi, un certain nombre de dimensions le plus souvent présentes dans l'approche d'un savoir émergent. D'autre part, pour contextualiser cette recherche innovante, réalisée en dehors de toute institution par un ensemble de personnes – appelons-les des citoyens –, l'historique du groupe et du travail est proposé, y compris ressentis et difficultés. La démarche contiendra ainsi, comme c'est le cas dans certains chapitres de la partie 2, un « peu » de ce qui a fait « la chair » de ce groupe de réflexion réciproque.

Pour avancer dans cette direction de recherche, notamment pour ne pas être amené à subir en permanence les aléas de l'existence, à être passif, mais pour tenter de mieux en saisir les enjeux et d'agir efficacement en vue de se réaliser, le groupe s'est inspiré de savoirs émergents dans le passé : résister pendant l'occupation (où ? comment faire ? avec qui ?), militer pour l'autodétermination (pourquoi et à quel prix ?), comment s'émanciper quand on est femme (lire, participer, s'impliquer ?). Ils ne seront cependant pas directement traités ici...

D'autres savoirs émergents ont également surgi avec acuité durant les discussions : prévenir les problèmes de l'environnement ou de santé (sur un plan personnel), donner du sens au développement durable, penser la démocratie participative, relier le changement personnel et le changement social... Ils seront l'objet d'approches futures.

Bien sûr, développer les compétences à vivre, à « mieux vivre » est un enjeu pour aujourd'hui. Cette capacité suppose le projet de « changer le soi » et le monde et... réciproquement. Mais que constatons-nous ? La grande majorité des projets ou des réformes du siècle précédent se fondaient sur le pari du changement par la seule vertu de structures sociales nouvelles, souvent décrétées de façon autoritaire. D'autres se fondaient sur le pari de la seule transformation individuelle sans que la dimension collective soit prise en compte. La compétence à « mieux vivre », même si elle n'est pas exempte d'inquiétudes métaphysiques, c'est plus que l'engagement, c'est l'art et la manière, l'énergie, l'utopie, la persévérance, la capacité de survivre aux échecs, de repartir, tout en continuant à aimer les gens et à dialoguer avec eux. Comment faire « l'effort » de nous transformer individuellement tout en traduisant ces transformations dans nos actes ? Et comment favoriser celles-ci par l'organisation et le fonctionnement de collectifs ?

Plus que des apports partiels, ce livre souhaite générer une dynamique de partage... basée sur des échanges permanents et réciproques.

# Divers savoirs émergents

## Avertissement

Divers savoirs émergents sont présentés à la suite. Ils seront exposés à travers des propositions différentes. Chaque auteur a tenu à lui donner une forme bien précise, adaptée à sa démonstration. L'hétérogénéité de celles-ci nous a conduit à respecter le style d'écriture de chacun.

Que ce soit à travers les récits de certains ou les réflexions des autres, nous avons veillé à mettre en relief l'objet de notre étude. Ses dimensions seront suffisamment explicitées afin d'en faciliter l'appréhension.

## Chapitre 1

# Nos drames peuvent être nos forces.

Jean-Michel Delga

Jeunes mariés, nous entamions notre troisième cycle d'études médicales, pour ma part en Microbiologie, pour mon épouse en Psychiatrie, lorsque nous avons eu notre premier enfant. Sophie est née après une grossesse à problèmes, sans agrandissement régulier de la taille de l'utérus, sans le compte de contractions utérines habituel, si bien que l'on pouvait parler d'une grossesse « difficile ». L'accouchement s'est d'ailleurs déroulé par le siège et j'y faisais office « d'invité » puisque nous étions treize personnes dans la salle d'accouchement autour de mon épouse. Le développement de l'enfant se passe bien, malgré une relative stagnation : lenteur de l'acquisition de la position assise, sensibilité à la texture des vêtements, difficultés alimentaires avec fréquence (jusqu'à douze par jour) et longueur des « biberons ».

C'est ma femme qui, la première, réalise les faits : sa formation de pédopsychiatre l'avertit d'un retard de développement. Mais c'est peut-être le grand-père, « homme de la terre », qui le disant à sa façon : « la petite manque de tonus », était dans le vrai. Inquiétés par ces difficultés, nous demandons à un service de neuropédiatrie d'un grand hôpital parisien d'effectuer un bilan de développement. Aucun diagnostic ne nous est annoncé.

L'Institut Pasteur m'envoie aux USA pour un stage de perfectionnement post-doctoral en microbiologie. Nous partons en famille. Mon travail, avec ses préoccupations, m'a fait ignorer les aléas de ma vie familiale qui s'éveille. Attitude de ma part d'autant plus étonnante que ma profession – médicale – est sensée être proche de l'humain.

...

## Chapitre 2

# Histoire d'une identité choisie

**Michelle Géhan**

Mon identité est un problème qui se pose à moi, ainsi qu'aux personnes qui vivent comme moi « sous une fausse identité ». Depuis ma naissance et jusqu'à mon mariage, j'ai vécu sous une fausse identité. C'est cela le motif de mon malaise. J'ai en, me réveillant l'autre matin, eu la vision d'un titre pour l'identité tel que le problème se pose à moi et aux personnes qui le vivent comme moi « vivre sous une fausse identité ». Cela va de pair avec le fait que je ne peux mentir. Je mettais ça sur ma mémoire qui ne pouvait s'encombrer davantage. C'est un faux problème. La vérité est que le mensonge est ancré dans mes gènes depuis le début de ma vie et même avant et pendant ma conception.

Nous avons des informations de plus en plus claires sur la vie du fœtus dans le ventre de sa mère. A l'époque de ma naissance tout cela était inconcevable, et personne n'y prêtait attention, encore moins dans la campagne profonde où je suis née, dans une famille de gens de la terre où la seule loi était, à ma connaissance, celle de la vie ou de la mort. Ma mère m'a raconté que j'avais eu la maladie du carreau et que c'est une voisine guérisseuse qui m'avait sauvée. Dès le début, la mort était présente. Une de mes tantes, qui avait perdu un bébé à la même époque, avait dit à ma mère qu'il aurait mieux valu que ce fût sa fille. Charmante perspective d'avenir...

### **Vivre sous une fausse identité**

Pour en revenir à la fausse identité, en y réfléchissant c'est cela le vrai Problème. Je ne renie pas l'identité que l'on m'a donnée mais ce n'était pas la mienne

...

## Chapitre 3

# Vivre dans la différence culturelle

**Bernadette Cheguillaume**

« Vivre pour être signifie toujours que nous donnions un sens à notre vie en faisant usage de nos forces psychiques innées, en nous appropriant à notre usage personnel ce qui, en nous et à l'extérieur, est inconnu et étranger. Cela signifie que nous le percevions, que nous en fassions connaissance, que nous nous l'appropriions afin de parvenir à une relation globale, plus approfondie avec nous-même et notre environnement ». La Mondialisation permet à de plus en plus de personnes étrangères de venir en France pour y étudier, y vivre ou pour y survivre, de moins en moins pour s'y réfugier. Ce mélange de populations aux cultures diverses donne lieu à des rencontres dont le but est de favoriser le vivre ensemble.

### **La peur, première entrave à la différence**

Madame Gabrielle cherche des cours d'initiation à l'informatique. La Mairie de Toulouse lui indique notre Réseau de Bagatelle. Elle n'est jamais venue dans ce quartier, alors, la veille du rendez-vous, elle vient repérer les lieux. Son *regard* se porte sur les quelques carreaux cassés de la façade de l'immeuble (pas encore réparés). Aussi devant cet état des lieux, elle se dit : « demain, je n'irai pas ». C'est la fuite face aux circonstances. Mais le soir, devant son ordinateur portable tout neuf, elle se rend compte qu'elle ne peut l'utiliser. Comme elle a un réel désir d'apprendre surtout à utiliser l'Internet afin de communiquer avec son fils qui vit au loin, elle décide donc d'affronter la situation.

\*\*\*

## Chapitre 4

# La retraite : un pari au féminin

Danielle Coles

J'ai eu peur de cet état de retraité. Peur au point d'en repousser l'échéance jusqu'à la limite d'âge autorisée. J'avais une représentation très négative de cette étape de la vie ; J'y voyais, en vrac, le cauchemar des voyageurs passifs, transportés de point en point de la planète, les maladies invalidantes, la fin de vie en maison de retraite. La disparition des contraintes professionnelles obligeant à un certain rituel d'horaires, de relation, de production, me paraissait très dangereuse. Je craignais beaucoup la disparition de ce cadre. La retraite était synonyme d'une mort sociale juste avant la mort tout court. Autour de moi, les nouveaux retraités me glissaient en secret « vous savez, c'est bon la retraite » mais je n'y croyais pas. La joie évoquée des moments de bonheur avec les petits enfants m'agaçait, je ne voulais pas être grand-mère. Je n'arrivais pas à faire coïncider l'image que j'avais de mes propres grand-mères et de moi-même. Elles étaient tellement vieilles, ça ne pouvait pas être moi. Le mot de mamie sonnait le glas de ma féminité. Je me sentais triste d'être si jeune dans ma tête et de constater progressivement le vieillissement de mon corps.

Ma première petite-fille est arrivée, j'avais 61 ans. J'ai d'abord été très discrète sur cette naissance qui me poussait à cet état de grand-mère ; petit à petit, l'enchantement est venu, la fierté a éclaté au grand jour. Aujourd'hui, les deux sœurs ont respectivement 6 et 3 ans. Je les aime comme je n'ai pas aimé mes enfants ou alors j'ai oublié. Le mot même de « mamie », a perdu pour moi son côté confit, son odeur aigrelette. Il se pare désormais des douceurs et des attraits de la personne ressource, celle qui raconte des histoires, celle qui fait les gâteaux, celle qui est patiente, celle qui rit,

...

## Chapitre 5

# Apprendre à être soi Être soi pour apprendre

Djémila Achour

Elise a douze ans lors de cette séance qui s'est révélée, nous l'avons su plus tard, un tournant dans sa vie d'écolière, mais aussi d'adolescente en évolution. Nous nous connaissons bien toutes deux, et le travail que nous faisons ensemble lui est familier : travailler sa mémoire en apprenant ses leçons, et essayer de diminuer son anxiété par la relaxation. Son atteinte de paraplégie partielle justifie son séjour dans le centre de rééducation où nous nous retrouvons deux fois par semaine. Comme d'habitude, elle est attentive, appliquée, et tendue aussi : elle m'apprend qu'elle a une leçon sur la respiration. Voilà plusieurs jours qu'elle répète inlassablement les dix mots qu'il lui faut retenir, et qui désignent, les uns en dessous des autres, les organes impliqués dans cette fonction fondamentale de la vie. Il faut dire qu'en fait de sérieux, Elise cultive la perfection : je l'imagine encore, à travers son récit, lors de cette cérémonie de première communion, à l'église : fièrement, elle a refusé son fauteuil roulant, et tenu droit son cierge, debout, comme les autres, longtemps !

Elle penche son visage fin sur la page du classeur et les mèches de sa chevelure sombre suivent le mouvement de ses yeux bleu nuit. Son front plissé dit assez son effort qu'elle juge elle-même infructueux. Alors je me dis qu'il faut tenter de l'aider à renoncer à cet acharnement d'abeille contre la vitre.

...

## Chapitre 6

# Savoir être sensible à autrui pour vivre en société

Marie-Hélène Patris

Inventons une histoire... Les pages qui suivent sont extraites d'un manuscrit trouvé dans un train. Ce manuscrit commence ainsi :

*« L'existence m'a jetée dès ma naissance dans la complexité, sans me demander mon avis mais ce qui fut plus grave : sans aucun outil ni connaissance. Avant l'âge de 5 ans, j'éprouvais déjà une mélancolie et un désespoir très profonds. J'en ai des souvenirs encore très présents à l'esprit. Je souffrais de manque d'amour et je portais en silence une grande peine en moi. Non seulement ma mère et mon père n'avaient aucune disposition pour la tendresse mais ils s'acharnaient à nier mon existence et à la dévaloriser de multiples façons.*

*Je voyais bien que les gens me plaignaient et certains me donnaient un peu de cette tendresse et de cette gentillesse dont j'avais soif. C'est peut-être cela qui m'a évité le suicide : j'existais quand même pour d'autres.*

*Vers 12 ans, je me fis même « adopter » à temps partiel ! par une merveilleuse famille de polonais juifs émigrés en France qui débordaient de tendresse et de joie de vivre. Et il y eut des Louis, des Yves, des Jeanne, des Camille et d'autres pour me réconforter et me caresser la tête avec douceur. Merci à eux pour l'éternité. Merci d'avoir été sensible à mon besoin d'amour, à mon désespoir. Merci d'avoir entendu mon appel muet.*

*Avec les parents que j'avais, il me fut très difficile d'acquérir de la culture ou de savoir quelque chose de la vie, j'étais trop absorbée à essayer de survivre à la folie familiale que l'on me faisait vivre de force.*

...

## Chapitre 7

# Savoir solliciter autrui pour construire le « Bien commun »

Eugénie Thiéry

Notre société connaît de graves dysfonctionnements (précarisation, ghettoïsation, accroissement des inégalités, échec scolaire comme destin social et familial...) qui ont pour conséquence de rendre difficiles l'accès et le retour à l'emploi pour nombre de personnes en âge d'avoir une activité professionnelle. On constate que beaucoup de ces personnes ne sont jamais attendues pour ce qu'elles pourraient apporter au Bien commun ; elles ne sont donc jamais (ou que très rarement) sollicitées pour partager leurs idées, formuler leurs questions, partager leurs savoirs. Elles se croient seules responsables de cet état de fait. Et la société globale se prive ainsi, sans mesurer vraiment l'appauvrissement humain que cela représente, de la richesse de leur participation. Or, je crois que Savoir se solliciter réciproquement est un savoir — savoir-être, savoir-faire, savoir vivre ensemble ? — tout à fait nécessaire. Solliciter quelqu'un pour ses savoirs lui permet de construire une estime de soi suffisante ; qui, en une interaction réciproque, aura des effets déterminants sur sa capacité, son désir, sa possibilité d'apprendre, de prendre des responsabilités et de contribuer positivement au bien commun.

Ma pratique d'accompagnatrice m'a permis de chercher à comprendre pourquoi les personnes en « décrochage » du projet professionnel n'arrivaient pas à se mettre « en mouvement

....

## Chapitre 8

# La formation réciproque, source de connaissance de soi

Claire Héber-Suffrin

*Apprendre à se connaître est très difficile [...] et un très grand plaisir en même temps (quel plaisir de se connaître !) ; mais nous ne pouvons pas nous contempler nous-mêmes à partir de nous-mêmes : ce qui le prouve, ce sont les reproches que nous adressons à d'autres, sans nous rendre compte que nous commettons les mêmes erreurs, aveuglés que nous sommes, pour beaucoup d'entre nous, par l'indulgence et la passion qui nous empêchent de juger correctement. Par conséquent, à la façon dont nous regardons dans un miroir quand nous voulons voir notre visage, quand nous voulons apprendre à nous connaître, c'est en tournant nos regards vers notre ami que nous pourrions nous découvrir, puisqu'un ami est un autre soi-même. Concluons : la connaissance de soi est un plaisir qui n'est pas possible sans la présence de quelqu'un d'autre qui soit notre ami ; l'homme qui se suffit à soi-même aurait donc besoin d'amitié pour apprendre à se connaître soi-même.*

*Aristote, La Grande Morale, Livre II, Chapitre X.*

Se connaître est sans doute une nécessité d'autant plus cruciale que le monde change très vite. Nous évoquerons, dans un premier temps, quelques fondements de cette nécessité. Nous tenterons, alors, d'apporter un élément de réponse à la question « Se connaître, pourquoi ? ». Nous réfléchirons en particulier à ce que cette connaissance peut apporter, conjointement et de façon interactive, aux relations à soi, aux autres et à la société, à un exercice éthique et émancipateur d'un pouvoir sur soi, avec les autres, dans la société et sur le monde dans lequel nous vivons.

\*\*\*

## Chapitre 9

# Le conflit moteur de changement

**Marie-Judith Allavena**

Composante de l'humanité, le conflit fait partie de la vie. Qui est concerné par le conflit ? Il semble que l'être humain soit structurellement dans ce type de dynamique, d'interactions et de relations. Dès notre naissance, nous vivons des situations conflictuelles, et ce tout au long de notre vie. Qui n'a pas le souvenir d'avoir vécu une circonstance dans laquelle il s'est senti agressé, blessé, rejeté, incompris ? Un sentiment d'injustice envahissant l'amenait à réagir, à se défendre, voire à attaquer, déclenchant l'escalade de l'agressivité et de la violence : il fallait bien que justice soit rendue, qu'il y ait un gagnant et un perdant, sinon où et quel était le sens de ces désaccords ? Y avoir été confronté personnellement, avoir pris parti ou en avoir souffert, laisse des traces contradictoires et parfois confuses. Comparable à des poupées russes où s'emboîteraient des composantes affectives, spirituelles, physiques et cognitives, le conflit se construit dans une obscure sensation du visible et de l'invisible et, de façon récurrente, autour de la relation à autrui, ce qui ne fait que « complexifier sa complexité ».

Le terme conflit s'applique donc à toute situation dans laquelle se trouvent des individus ou des groupes dont les objectifs, les connaissances, ou les émotions sont incompatibles et les conduisent à s'opposer durablement.

Il faut en connaître les causes, ce qui ne semble pas toujours possible aux protagonistes : dans les conflits affectifs et les conflits d'intérêts, par exemple, les issues comme les objectifs immédiats attendus semblent trop éloignés les uns des autres pour être pris en compte par les parties.

\*\*\*

## Chapitre 10

# Apprendre à vivre « avec » l'incertitude

André Giordan

« La seule certitude que j'ai, c'est d'être dans le doute », plaisantait Pierre Desproges. Le moins qu'on puisse dire est que Pierre Desproges n'est plus le seul dans cette « certitude » ! Mais, à sa différence, la plupart des contemporains n'y trouvent généralement pas matière à plaisanter. Le sentiment d'incertitude fait de plus en plus peur. Pourquoi ce sentiment d'incertitude s'est-il développé dans notre société, et plus particulièrement ces dernières années ? Précarisation du travail, crainte du chômage, pandémies menaçantes, risques environnementaux, vie familiale à la durée de vie limitée, confiance réduite en un avenir que les grandes institutions, l'Etat, les syndicats ou les mutuelles, ne sont plus capables de garantir...

### La peur de l'incertitude

Le progrès devient routine, toutefois il ne correspond plus à l'idée d'un développement chronologique continue (les années 2000 se devaient d'être « meilleures » que les années 90, elles-mêmes meilleures que les années 90, etc.), et l'impératif de l'innovation, une vraie contrainte. Notre société est devenue plus qu'auparavant une société de bifurcation : le mouvement est permanent, mais elle est confrontée à des futurs mal définis et peu prévisibles. Demain sera autre et non un aujourd'hui meilleur. Dans le même temps, la diminution de la pratique religieuse (à l'exception de l'Islam), disparition des grandes idéologies (à commencer par le communisme), la mondialisation de l'économie, le développement accéléré des technologies, l'explosion des savoirs, la complexité du réel,

...

## Chapitre 11

# Apprendre à travailler en réseaux « solidaires »

**André Giordan et Claire Héber-Suffrin**

Chaque individu est toujours pratiquement inscrit dans des réseaux, qu'ils soient... familiaux, amicaux, de voisinage ; des réseaux d'actions citoyennes, de responsabilités organisées, décidées, orientées par soi avec d'autres, des associations, des partis, des syndicats, eux-mêmes en réseaux secondaires informels, dans ou en lien avec des institutions, réseaux secondaires formels, verticaux, quelquefois transversaux. Par leurs interactions, par les rôles et les places en mouvement que l'on peut y avoir, par l'action que l'on peut y exercer, ces réseaux peuvent, par exemple, faciliter l'existence en permettant d'échanger des services ou des biens – comme les SEL, Systèmes d'Echanges Locaux ; ou encore aider à donner sens à notre vie, et même à produire du sens plus collectif, par des dynamiques de formation réciproque ou de création coopérative – comme les RERS, Réseaux d'échanges réciproques de savoirs. Les premiers sont des groupes de personnes qui pratiquent l'échange multilatéral de biens, de services, et parfois de savoirs, en s'appuyant sur une monnaie spécifique et locale, négociée au cas par cas par les acteurs concernés. Les seconds choisissent d'échanger des savoirs dans la réciprocité et l'absence totale de tout comptage, que ce soit du temps ou d'une monnaie, y compris locale. Ces réseaux ouverts sont une forme d'organisation souple où chaque élément, chaque personne ou groupe, auteur/acteur du réseau, unique

...

## Chapitre 12

# Savoir reconsidérer les richesses

Patrick Viveret et Céline Whitaker

Une personne sensée peut-elle prétendre que la marée noire, issue du naufrage de l'Erika, la grande tempête de décembre 1999, les accidents de la route et leur cortège lugubre de morts et de blessés, la catastrophe annoncée des conséquences de la maladie de la vache folle, constituent de « bonnes nouvelles » ? La réponse négative paraît aller de soi. Pourtant des milliers de personnes occupant des fonctions décisives dans nos sociétés dans le domaine économique, politique ou scientifique sont guidés en permanence dans leurs actions par des instruments de mesure qui ont l'étrange caractéristique de comptabiliser positivement toutes les destructions que nous venons d'évoquer.

La fameuse croissance du produit intérieur brut qui sert de boussole à la plupart de nos responsables a, en effet, ceci de remarquable qu'elle se moque de la nature des activités qu'elle additionne, pourvu que celles-ci génèrent des flux monétaires : dès lors qu'il faudra payer des garagistes pour dépanner et réparer les voitures endommagées, des cimentiers pour brûler les farines animales suspectées d'être à l'origine de la maladie de la vache folle, des médecins pour soigner les personnes victimes de la pollution de l'air, de l'eau, de la tempête, des employés d'entreprises de pompes funèbres pour enterrer les morts, il y aura des **valeurs ajoutées monétaires** qui seront enregistrées dans les comptabilités des acteurs économiques ; celles-ci viendront ensuite gonfler, dans les grands agrégats publics de la comptabilité nationale, notre produit intérieur brut dont la croissance ou la décroissance générera ensuite, du moins le croit-on, plus d'emplois ou plus de chômage.

\*\*\*

## Chapitre 13

# Comment s'élaborent les savoirs émergents ?

Claire Héber-Suffrin et André Giordan

Une réflexion « à chaud » sur l'émergence d'un domaine émergent n'est pas évidente ! Plutôt que de vouloir présenter une épistémologie de l'émergence « clef en main » qui ne pourrait être dans l'état actuel au mieux qu'une épistémologie « de cuisine », tant ce domaine est neuf, donc balbutiant, il a paru profitable de présenter les diverses dimensions caractérisant cette élaboration. Elles seront présentées telles qu'elles sont apparues dans les récits ou études, faits par des membres de notre groupe, lors de leur propre élaboration de savoirs émergents.

De ces récits, de ces études plus ou moins théorisées, des pistes, des approches, des prospectives ou des questions ont émergé à leur tour et ont été répertoriées. Tous éléments préfigurant sans doute une démarche à faire promouvoir en la matière. Elle reste en l'état, certes, balbutiante. Il paraissait toutefois important au groupe de travail de présenter cette première étape.

### **Un processus à la fois personnalisé et coopératif de créativité**

Si on l'on prend le savoir « *Savoir s'organiser et travailler en réseau* » en tant que savoir émergent, on peut dire d'entrée que celui-ci s'est élaboré dans un processus long et méticuleux. Les premières données établies sont le croisement de questionnements devant le réel, d'une disponibilité aux événements, de mutualisations et de coopération...

...

## Chapitre 14

# Le Groupe des Savoirs Emergents

A la suite de l'intervention d'André Giordan lors du colloque organisé par le MRERS en 1996, Claire Héber-Suffrin l'a sollicité pour qu'il accompagne des participants et animateurs des réseaux à réfléchir à la question « Comment apprend-on dans les réseaux ? ». Quelques années de réflexions très ouvertes à partir des questions des participants et dans une logique de réseaux très informels ont permis que la question se diffuse dans les réseaux. Un groupe de participants ont alors fait le choix de stabiliser le groupe afin de conduire une recherche et de produire du savoir sur « *l'Apprendre dans les réseaux d'échanges réciproques de savoirs* ». En 2000, une subvention du FNDVA<sup>6</sup> a permis d'envisager de conduire une recherche sur les conditions favorisant une dynamique et des apprentissages mutuels réussis. Les Réseaux étant des associations dont la règle du jeu est l'apprentissage et la formation réciproque, la troisième partie de cette étude évoque la question des savoirs émergents. Sur ce thème, en novembre 2002, un nouveau groupe s'est formé.

### Historique (suite)

**La composition.** Trois personnes du groupe précédent et d'autres participants des Réseaux d'échanges réciproques de savoirs ont alors intégré le groupe *Savoirs Emergents*. L'idée de complémentarité était au cœur de l'ouverture du groupe : d'où la participation de membres de différents mouvements pédagogiques, tels que Institut coopératif de l'école moderne (ICEM ou Mouvement Freinet), le Groupe français d'éducation nouvelle (GFEN), le Mouvement pour le Potentiel Humain (en lien avec la revue Transversales Science/Culture), l'association Interactions Transformation personnelle/Transformation sociale (TP/TS).

---

<sup>6</sup> Fonds national pour le développement de la vie associative.

Les motivations d'intégration dans le groupe étaient diverses et ont concerné les participants à plusieurs titres :

- l'attrait d'une recherche,
- le thème des savoirs émergents,
- le besoin d'approfondir la question de l'Apprendre,
- l'envie de mener une recherche coopérative en lien avec leur réseau,
- l'*aura* universitaire de l'accompagnateur, etc.

Certains de ses membres n'ont pas continué, et cela pour plusieurs raisons : engagement dans leurs propres associations, spécialement pour les mouvements pédagogiques — mais non pas par manque d'intérêt —, changements de contexte personnel ou familial, nouvelles orientations professionnelles...

Ce groupe est hétérogène :

- par l'âge : de 36 à 71 ans,
- par l'origine sociale, de la vie rurale à la vie citadine en passant par l'immigration représentant différentes cultures,
- par le niveau d'étude : de l'autodidacte à l'universitaire,
- par le statut lié à la profession ou à la retraite,
- par le type d'habitat, du quartier dit sensible au quartier résidentiel en passant par la banlieue,
- par le lieu d'habitation, de Toulouse à Lisieux en passant par la Loire Atlantique, par Paris et sa Région sans oublier les Vosges,

Au sein du groupe, certains membres se connaissaient déjà grâce à des relations antérieures :

les anciens du *Groupe Apprendre*, des membres et des animateurs de Réseaux, des participants à une même étude (« *Mes Savoirs et Moi* », par exemple), ou encore comme stagiaire de la Formation Professionnelle mise en place par le MRERS.

**L'organisation du groupe.** Le groupe a organisé son travail en deux temps de rencontre. En sa totalité, il s'est réuni cinq fois par an en la présence d'André Giordan le vendredi de 9 h 0 à 17 h 30 ; un petit nombre de quatre ou cinq personnes le samedi suivant de 9 h 30 à 16 h.

Le groupe n'ayant pas demandé de subvention ne pouvait payer une salle de réunion, c'est la Fondation Charles Léopold Meyer qui l'a accueilli les vendredis. Le samedi, la rencontre avait lieu dans un local prêté au MRERS. Ce petit groupe du samedi a joué un rôle important de réflexion globale sur le parcours du grand groupe du vendredi.

Bernadette Cheguillaume a accepté de coordonner et d'organiser le groupe. Avant la rencontre, cela demandait de se mettre en relations avec l'organisme qui prête la salle, d'écrire la lettre de rappel des dates, de mettre au point le travail envoyé par les uns et les autres, de s'assurer que les personnes n'ayant pas l'Internet étaient au courant de l'avancée du travail du groupe. Des appels téléphoniques permettaient de savoir où en était chacun avec le groupe et, ainsi, de réguler d'éventuelles difficultés et tensions. Cet accompagnement du groupe sur un plan général est donc aussi passé par des relations personnelles.

## **Tâtonnements / méthode**

**Evolution.** Dans le cheminement du groupe, il y a eu trois étapes. Une première étape faite d'informations et de réflexions, Une deuxième étape qui a concerné des partages de vie et une troisième étape qui a correspondu à l'écriture de cet ouvrage.

**Etape 1.** André Giordan a introduit les premières rencontres par un certain nombre d'apports. Pour sensibiliser aux *savoirs émergents*, il a fait travailler le groupe à partir d'exemples concrets portant sur des écobilans (le jus d'orange,..), sur des enjeux sociétaux (la vache folle, les maladies nosocomiales,..) ou sur les paradigmes, ces raisonnements intimes qu'on n'interroge jamais. En permettant d'aller au-delà des habitudes de pensée, des apparences ou des évidences, il donnait ainsi le ton à cette réflexion.

\*\*\*